

Montaigne, *Essais* III, 13  
Sélection de Vincent Pitteloud

Nouvelle édition établie par Bernard Combeaud,  
Paris, Laffont, Bordeaux, Mollat, 2019.

Il n'est désir plus naturel que le désir de connaissance. Nous essayons tous les moyens qui nous y peuvent mener. Quand la raison nous y fait défaut, nous y employons l'expérience :

*Per uarios usus artem experientia fecit :  
Exemplo monstrante uiam,*  
Par essais divers l'expérience a produit l'art,  
L'exemple ouvrant la voie.

Le roi Ferdinand, envoyant des colonies aux Indes, prévint sagement qu'on n'y menât aucuns écoliers en jurisprudence, de crainte que les procès ne vissent à pulluler dans ce nouveau monde, pensant que c'était une science par nature génératrice de contentieux et de division ; et jugeant avec Platon que c'est mal pourvoir un pays que de le fournir de jurisconsultes et de médecins.

L'avertissement fait à chacun de se connaître soi-même doit être d'un effet important, puisque ce dieu de la science et de la lumière le fit planter au fronton de son temple comme comprenant tout ce qu'il avait à nous conseiller. Platon dit aussi que la sagesse n'est autre chose que l'exécution de ce précepte, et Socrate le vérifie par le menu chez Xénophon. Les difficultés et l'obscurité ne s'aperçoivent en chaque science que par ceux qui y ont leur entrée. Car encore faut-il quelque degré d'intelligence pour pouvoir remarquer qu'on ignore, et il faut pousser à une porte pour savoir qu'elle nous est close. D'où naît cette platonique subtilité que ni ceux qui savent n'ont à s'enquérir, parce qu'ils savent, ni ceux qui ne savent, parce que pour s'enquérir, il faut savoir de quoi l'on s'enquiert ! Ainsi, dans cette maxime d'avoir à se connaître soi-même, le fait que chacun se voit si résolu et satisfait, le fait que chacun pense y être suffisamment entendu, signifie que chacun n'y entend rien du tout.

C'est par mon expérience que j'accuse l'humaine ignorance, ce qui est, à mon avis, le plus sûr parti dans l'école du monde. Ceux qui ne veulent pas conclure à l'ignorance en eux d'après un si vain exemple que le mien ou que le leur, qu'ils la reconnaissent donc par Socrate, le maître des maîtres.

Les savants départissent et dénomment davantage leurs idées selon les traits d'espèce, et par le menu : moi, qui n'y vois qu'autant que l'usage m'en informe,

sans règle, je présente les miennes dans les grandes lignes et à tâtons, comme en ceci j'énonce ma pensée par articles décousus.

Mais quant à la santé du corps, personne n'en peut fournir d'expérience plus utile que moi, qui la présente pure, nullement corrompue et altérée par art et par l'intervention du jugement. L'expérience est proprement sur son fumier avec la médecine, où la raison lui quitte toute la place. Tibère disait que quiconque avait vécu vingt ans devait répondre des choses qui lui étaient nuisibles ou salutaires, et savoir se conduire sans la médecine. Et il le pouvait avoir appris de Socrate, qui, conseillant soigneusement à ses disciples l'étude de leur santé comme tout à fait primordiale, ajoutait qu'il était malaisé qu'un homme d'entendement, prenant garde à ses exercices, à son boire et à son manger, ne discernât pas mieux que tout médecin ce qui lui était bon ou mauvais. De même, la médecine fait profession d'avoir toujours l'expérience pour pierre de touche de son intervention. Ainsi Platon avait raison de dire que pour être vrai médecin, il serait nécessaire que celui qui l'entreprendrait eût passé par toutes les maladies qu'il veut guérir, et par tous les accidents et toutes les circonstances dont il doit juger. C'est raison qu'ils prennent la vérole s'ils veulent savoir la panser ! Vraiment, sur ce point, je me fierais à ce médecin-là. Car les autres nous guident à la façon de celui qui peint les mers, les écueils et les ports en étant assis à sa table et en y faisant promener le modèle d'un navire en toute sûreté : jetez-le dans la pratique, il ne sait par où s'y prendre. Ils font de nos maux la description que fait un trompette de ville qui crie un cheval ou un chien perdu : tel poil, telle hauteur, telle oreille ; mais présentez-le-lui, il ne le reconnaît pas pour autant ! Par Dieu, que la médecine m'apporte un jour quelque bon et perceptible secours, comme je crierai de bonne foi : *Tandem efficaci do manus scientiæ* ! Enfin je mets la main sur un art efficace !

En somme, chaque nation a plusieurs coutumes et usages qui chez quelque autre nation sont non seulement inconnus, mais tenus pour barbares et incroyables.

La meilleure de mes dispositions corporelles, c'est d'être malléable et peu opiniâtre. J'ai des goûts qui me sont plus personnels, plus habituels, et plus agréables que d'autres, mais je m'en détourne avec bien peu d'effort, et je me coule aisément à la façon contraire.

J'avais toujours appris que le serein ne s'épandait qu'à la naissance de la nuit, mais, comme toutes ces années passées j'ai fréquenté familièrement, et longtemps, un seigneur imbu de cette croyance que le serein est plus mordant et dangereux au déclin du soleil, une heure ou deux avant son coucher – lequel il évite soigneusement alors qu'il méprise celui de la nuit –, il a failli m'imprimer,

non tant son opinion, que sa sensation ! Eh quoi ! Que le doute même, et l'interrogation, frappent notre imagination, et nous changent ? Ceux qui cèdent tout à coup à ces tentes attirent l'entière ruine sur eux, et je plains plusieurs gentilshommes qui, par la sottise de leurs médecins, se sont reclus tout jeunes et en pleine santé. Encore vaudrait-il mieux souffrir un rhume que de perdre pour jamais, par désaccoutumance, le commerce de la vie commune dans une action aussi usuelle : fâcheuse science, qui nous décrie les plus douces heures du jour ! Étendons notre possession jusqu'aux derniers moyens. Le plus souvent on s'y endurent en s'opiniâtrant, et l'on corrige ses dispositions naturelles, comme fit César du haut mal, à force de le mépriser et réduire à rien. On doit s'adonner aux meilleures règles, mais non pas s'y asservir, si ce n'est à celles, s'il y en a quelqu'une, auxquelles l'obligation et la servitude soient utiles.

Et les rois et les philosophes fientent, et les dames aussi : les vies publiques se doivent à la cérémonie ; la mienne, obscure et privée, jouit de tout ce que dispense Nature. « Soldat » et « Gascon » sont des qualités aussi un peu sujettes à l'indiscrétion.

Je ne vois donc point, comme je disais, où les malades se puissent mettre mieux en sûreté qu'en se tenant cois dans le train de vie où ils se sont élevés et nourris. Le changement, quel qu'il soit, détraque et blesse. Allez croire que les châtaignes nuisent à un Périgourdin, ou à un Lucquois, et le lait et le fromage aux gens de la montagne ! On se mêle de leur ordonner non seulement un nouveau régime de vie, mais un qui leur est contraire, mutation qu'un bien portant ne pourrait souffrir.

S'ils [les médecins] ne font d'autre bien, ils font au moins ceci, qu'ils préparent de bonne heure les patients à la mort, en leur sapant et en leur retranchant peu à peu l'usage de la vie. Autant bien portant que malade, je me suis volontiers laissé aller aux appétits qui me pressaient. Je donne grande autorité à mes désirs et à mes propensions. Je n'aime point à guérir le mal par le mal. Je hais les remèdes qui importunent plus que la maladie. D'être sujet à la colique, et sujet à m'abstenir du plaisir de manger des huîtres, ce sont deux maux pour un. Le mal nous pince d'un côté, la règle de l'autre.

Laissons faire un peu Nature : elle entend mieux ses affaires que nous. « – Mais un tel en mourut ! – Ainsi ferez-vous, sinon de ce mal-là, d'un autre ! » Et combien n'ont pas laissé d'en mourir, qui avaient trois médecins à leur cul ? L'exemple est un miroir vague, où tout reflète, et qui mire en tous sens. Si c'est une médecine voluptueuse, acceptez-la : c'est toujours autant de bien présent ! Je ne m'arrêterai ni au nom ni à la couleur si elle est délicieuse et appétissante : le plaisir appartient aux principales espèces du profit.

Voyez un vieillard qui demande à Dieu qu'il lui maintienne sa santé entière et vigoureuse, c'est-à-dire qu'il le rende à la jeunesse : Sot, à quoi bon ces vains souhaits et ces vœux puérils ? *Stulte, quid hæc frustra uotis puerilibus optas ?* N'est-ce pas folie ? Sa condition ne le comporte pas. La goutte, la gravelle, l'indigestion, sont les symptômes des longues années, comme le sont des longs voyages la chaleur, les pluies et les vents. Platon ne croit pas qu'Esculape se mît en peine de pourvoir par des régimes à faire durer la vie dans un corps gâté et affaibli, inutile à son pays, inutile à sa profession, et incapable à produire des enfants sains et robustes, et il ne trouve pas ce soin convenable à la justice et à la prudence divine, qui doit conduire toutes choses à l'utilité. « Mon bonhomme, c'en est fait : on ne vous saurait redresser ; on vous plâtrera tout au plus, et on vous étançonnera un peu, et ainsi allongera-t-on d'une heure votre misère :

*Non secus instantem cupiens fulcire ruinam,  
 Diuersis contrà nititur obicibus,  
 Donec certa dies omni compage soluta,  
 Ipsum cum rebus subruat auxilium.*

Comme qui veut soutenir une ruine imminente,  
 Prévient l'effondrement à force d'étauçons,  
 Jusqu'au jour où, tout le bâti lâchant,  
 On voit les étais crouler avec tout le bâtiment.

Il faut apprendre à souffrir ce qu'on ne peut éviter. Notre vie est composée de choses contraires, comme l'harmonie du monde l'est aussi de divers tons, doux et âpres, aigus et plats, légers et graves : le musicien qui n'en aimerait que les uns, que pourrait-il dire ? Il faut qu'il sache les utiliser tous ensemble et les mêler. Et nous de même pour les biens et les maux, qui sont consubstantiels à notre vie. Nous ne pouvons être sans ce mélange, et l'une des deux troupes y est non moins nécessaire que l'autre. Essayer de regimber contre la nécessité naturelle, c'est imiter la folie de Ctésiphon qui voulait y faire à coups de pied avec sa mule ! Je consulte peu les médecins sur les altérations que je ressens, car ces gens-ci sont à leur avantage quand ils vous tiennent à leur merci. Ils vous gourmandent les oreilles de leurs pronostics, et, me surprenant autrefois affaibli par le mal, ils m'ont maltraité avec leurs dogmes et leur trogne magistrale ! Ils me menaçaient tantôt de grandes douleurs, tantôt de mort prochaine : je n'en étais pas abattu, ni délogé de ma place, mais j'en étais heurté et bousculé. Si mon jugement n'en est ni changé ni troublé, au moins en était-il alors embarrassé : c'est toujours agitation et combat. À présent, je traite mon imagination le plus doucement que je puis, et je la déchargerais si je pouvais de toute peine et contestation. Il faut la secourir, et la flatter, et la duper si l'on peut. Mon esprit est propre à cet office : les raisons spécieuses ne lui font jamais défaut ! S'il persuadait aussi bien qu'il prêche, il me secourrait avec bonheur. Vous en plaît-il un exemple ? Il dit que c'est pour mon mieux que j'ai la gravelle ; que les bâtiments de mon âge ont naturellement à souffrir

quelque gouttière ; que le temps est venu qu'ils commencent à se lâcher et se détériorer.

Regarde donc ce châtiment : il est bien doux au prix d'autres, et d'une faveur toute paternelle ! Regarde sa tardiveté : il n'incommode et n'occupe que la saison de ta vie qui de toute façon est désormais perdue et stérile, puisqu'il a bien voulu donner place à la licence et aux plaisirs de ta jeunesse comme par aimable accommodement. La crainte et la pitié que ce mal inspire au peuple servent de matière à ta gloire, qualité dont si tu as su purger ton jugement et guérir ton discours, mais tes amis reconnaissent pourtant encore quelque teinture dans ton caractère... Il y a plaisir à ouïr dire de soi : « Voilà bien de la force ! Voilà bien de la patience ! » On te voit suer d'ahan, pâlir, rougir, trembler, vomir jusqu'au sang, souffrir des contractions et des convulsions étranges, pleurer parfois de grosses larmes des yeux, rendre des urines épaisses, noires, et effroyables, ou bien les avoir arrêtées par quelque pierre épineuse et hérissée qui te point et t'écorche cruellement le col de la verge, tandis que tu entretiens les assistants en gardant une contenance commune, bouffonnant de temps en temps avec tes gens, tenant ton rôle dans un discours tendu, excusant ta douleur en parole, et rabattant de ta souffrance. Te souvient-il de ces gens du temps passé qui recherchaient les maux avec si grande faim pour tenir leur vertu en haleine et en exercice ? Eh bien ! Imagine-toi que Nature te porte et te pousse à cette glorieuse école en laquelle tu ne fusses jamais entré de ton gré ! Tu me dis que c'est un mal dangereux et mortel ? Quels autres ne le sont ? Car c'est une duperie de médecins que d'en excepter certains, qu'ils disent n'aller point de droit fil à la mort. Qu'importe s'ils y vont par accident, et s'ils glissent et gauchissent aisément vers la voie qui nous y mène ! Mais tu ne meurs pas de ce que tu es malade : tu meurs de ce que tu es vivant.

Considère avec combien d'art et de douceur elle te dégoûte de la vie et te déprend du monde : non pas en te forçant d'une sujétion tyrannique, comme tant d'autres maux que tu vois chez les vieillards et qui les tiennent continuellement entravés sans relâche de leurs faiblesses et de leurs douleurs, mais par des avertissements et des conseils repris à intervalles, entremêlant de longues pauses de repos, comme pour te donner moyen de méditer et de répéter sa leçon à ton aise. Pour te donner moyen de juger sainement et prendre parti en homme de cœur, elle te présente l'état de ta condition entière, et en bien et en mal ; et sous le même jour, une vie très allègre tantôt, tantôt insupportable. Si tu n'accoules la mort, au moins tu lui touches la paume une fois le mois. Par où tu as de plus à espérer qu'elle t'attrapera un jour sans t'inquiéter. Et que pour avoir été si souvent conduit jusqu'au port, confiant d'en être encore aux termes accoutumés, on t'aura toi et ta confiance fait passer l'eau un beau matin, inopinément.

Mais est-il rien de doux au prix de cette soudaine mutation qui se fait quand dans une douleur extrême je viens, par la vidange de ma pierre, à recouvrer comme en un éclair la belle lumière de la santé, si libre et si pleine, comme il advient lors de nos soudaines et plus âpres coliques ? Y a-t-il rien en cette douleur soufferte qu'on puisse mettre en balance avec le plaisir d'un si prompt amendement ? De combien la santé me semble plus belle après la maladie, si voisine et si contiguë que je les puis reconnaître l'une en présence de l'autre en leur plus bel appareil, où elles se mettent à l'envi comme pour se faire tête et contrecarre ! Tout ainsi que les stoïciens disent que les vices sont utilement introduits pour donner prix et prêter épaule à la vertu, nous pouvons dire, avec meilleure raison, et par une conjecture moins hardie, que Nature nous a prêté la douleur pour l'honneur et le service de la volupté et de l'absence de douleur. Lorsque Socrate, après qu'on l'eut déchargé de ses fers, sentit la friandise de cette démangeaison que leur pesanteur avait causée dans ses jambes, il se réjouit à considérer l'étroite alliance de la douleur à la volupté, et comme elles sont associées d'une liaison nécessaire, si bien que tour à tour elles se suivent et s'entre-gènèrent, et de s'écrier à l'adresse du bon Ésope qu'il aurait dû avoir puisé dans cette considération la matière propre à faire une belle fable !

La mort se mêle et confond partout à notre vie : le déclin anticipe son heure et s'ingère dans le cours de notre avancement même. J'ai des portraits de ce que j'étais à vingt et cinq, et à trente-cinq ans : je les compare avec celui d'à présent : combien de fois ce n'est plus moi, combien est mon image présente plus éloignée de celles-là que de celle de mon trépas ! C'est trop abuser de la nature de la tracasser si longtemps qu'elle soit contrainte de nous laisser et de nous abandonner, nous, notre conduite, nos yeux, nos dents, nos jambes, et le reste, à la merci d'un secours étranger et mendié, et que, lasse de nous suivre, elle doive nous remettre entre les mains de l'art !

Quand je danse, je danse ; quand je dors, je dors. Voire, et quand je me promène solitairement en un beau verger, si mes pensées se sont entretenues d'occurrences étrangères durant quelque partie du temps, durant quelque autre partie, je les ramène à la promenade, au verger, à la douceur de cette solitude, et à moi. Nature a maternellement observé cela, que les actions qu'elle nous a enjointes pour notre besoin nous fussent en outre voluptueuses. Et elle nous y convie non seulement par la raison, mais aussi par l'appétit : c'est injustice de corrompre ses règles.

Nous sommes de grands fous : « Il a passé sa vie dans l'oisiveté », disons-nous ; « je n'ai rien fait d'aujourd'hui. » – Quoi ? N'avez-vous pas vécu ? C'est non seulement la fondamentale, mais la plus illustre de vos occupations. « Si l'on m'eût mis à même de traiter des grandes affaires, j'eusse montré ce que je savais faire. » – Avez-vous su méditer et manier votre vie ? Vous avez fait la plus

grande besogne de toutes. Pour se montrer et exploiter, Nature n'a que faire de Fortune. Elle se montre également à tous nos étages, et derrière comme sans rideau. Avez-vous su composer vos mœurs ? Vous avez bien plus fait que celui qui a composé des livres. Avez-vous su prendre du repos ? Vous avez plus fait que celui qui a pris des empires et des villes. Le glorieux chef-d'œuvre de l'homme, c'est de vivre à propos. Toutes les autres choses : régner, thésauriser, bâtir, n'en sont qu'appendicules et adminicules, tout au plus.

Les plus belles vies sont à mon gré celles qui se rangent au modèle commun et humain avec ordre, mais sans miracle, sans extravagance. Maintenant, la vieillesse a un peu besoin d'être traitée plus tendrement. Recommandons-la à ce dieu protecteur de la santé et de la sagesse, mais une sagesse gaie, et sociable :

*Fruī paratis et ualido mihi,  
Latōe, dones, et, precor, integra  
Cum mente, nec turpem senectam  
Degere, nec cythara carentem.*<sup>95</sup>

De jouir de mes biens, tant que mon corps fleuronne,  
Daigne me l'accorder, ô toi, fils de Latone,  
Et de ne point traîner ni vieillesse honnie,  
L'esprit encore sain, ni sans ma lyre, ô je t'en prie !